

d'effroi les plus braves et une furie que surexcitait, chez les Iroquois, leur grand nombre.

Les Français les accablèrent par de furieuses décharges, qui les forcèrent de se retirer, en jonchant le terrain de leurs morts.

Trois jours durant et d'heure en heure, les barbares, tantôt en masses, et tantôt par détachements, vinrent se briser et tomber au pied de ces murailles de bois, renouvelant assaut sur assaut, et après chaque attaque les assiégés victorieux tombaient à genoux pour remercier le Dieu des batailles, versant leur sang avec leurs prières.

Dollard, surpris par l'arrivée des Iroquois, n'avait pas eu le temps d'abattre les grands arbres qui entouraient et commandaient le fort.

Ce fut la ruine des assiégés.

Des Iroquois abattirent ces grands bois sur le fortin, pour y faire une brèche, ils y causèrent du dégât, et un grand désordre, qui devaient avoir un résultat plus funeste.

Ce malheur n'ébranla en rien la résolution de nos braves.

On était au huitième jour du siège, et les assiégeant commençaient à croire que les Hurons les avaient trompés, que les Français étaient plus de dix sept derrière la palissade.

Les jours précédents ils avaient tenu plusieurs conseils ; interrogés de nouveau, les traîtres assurèrent qu'ils avaient dit la vérité.

La division était parmi les barbares.

—Partons, disaient les uns.

—Ce sera une honte éternelle, disaient les autres, de s'être fait massacrer par si peu de gens sans se venger.

Cette réflexion arrêta le découragement, et les Iroquois résolurent de tenter un effort.

La défection des Hurons leur donna à penser qu'en parlant, les assiégés pourraient peut-être se rendre.

Quelques députés s'avancèrent donc vers le fort pour ouvrir les négociations.

Dollard et les siens, résolus de mourir, les laissent approcher, et quand ils sont à portée, ils les reçoivent par une décharge inopinée qui tue les uns et disperse les autres.

Cette fois les Iroquois résolurent de périr à leur tour, il ne restait qu'à choisir les enfants perdus qui se dévoueraient à couvrir le dernier assaut et recevoir les premières décharges.

Fier et indépendant, l'Indien ne connaît pas de maître : il n'obéit qu'à son caprice et combat à sa guise : dans pareilles circonstances les capitaines ne désignent pas les victimes, mais dans une cérémonie traditionnelle ils laissent aux braves la liberté de fixer leur sort, c'est la cérémonie des « Bûchettes. »

Voilà qu'on jette au milieu du camp une quantité voulue de bûchettes, les guerriers les plus intrépides sortent aussitôt des rangs et en relèvent chacun une ; le sort en est jeté, ils se dévouent à la mort.

Avec trois bûches liées les unes aux autres avec des écorces, ils se font une sorte de bouclier qui les couvrent de la tête aux genoux ; se serrant ensuite l'un contre l'autre, et portant devant eux ce bouclier, ils se jettent tête baissée en avant, suivis de toute l'armée, et viennent avec une force irrésistible, se heurter contre les murailles ébranlées du retranchement.

Dollard les attend avec ses braves ; pendant que les barbares délibèrent, eux à genoux, entendant sonner l'heure suprême, demandent à Dieu le courage de mourir en héros et en martyrs, pour la gloire de la France et du nom chrétien.

Au bruit de l'ouragan qui se précipite, ils se lèvent, ajustent

leurs armes ; leurs yeux jettent des éclairs comme ceux du lion.

Qu'ils sont beaux ces jeunes colons dont le plus âgé dépasse à peine trente ans. Rome ni Athènes n'offrent rien de plus pur et de plus héroïque ; ce n'est pas pour la gloire qu'ils combattent, c'est pour leur foi et leur patrie.

Pour passer à l'immortalité, ils ne comptent pas sur les harangues de leurs orateurs, sur les monuments de leurs artistes, sur les chants de leurs poètes, sur les couronnes aux jeux publics ; non, perdus au sein des forêts et du désert, ils ne comptent que sur leur Christ, qu'ils saluent avant de mourir :

« MORITURI TE SALUTANT »

Les Iroquois fondent sur le rempart comme la tempête.

Dollard et les siens les reçoivent pile mûre à coups de fusils et de pistolets.

Les guerriers tombent comme les épis sous la faux, les cadavres s'entassent au pied de la palissade, les ennemis se servent de ce marchepied humain pour la franchir : comme les vagues au rivage, les flots des barbares se renouvellent et se pressent.

Ils sont maîtres du rempart, ils en arrachent les pieux, ils occupent les meurtrières ; se croyant déjà vainqueurs, ils crient :

—Anahoutaha, rends-toi, tu auras bon quartier.

—J'ai donné ma parole aux Français, et je mourrai avec eux, répond le vieux Huron.

Pendant ce temps, Dollard et ses braves criblaient les Iroquois à bout portant, et, à mesure qu'ils franchissaient la palissade, tombaient sur eux le sabre et la hache à la main.

Dans cette extrémité, des Ormeaux chargés un gros mousqueton jusqu'à la gueule, l'arma d'une fusée, et le lança par-dessus le rempart.

Malheureusement, dans son parcours, il frappa une branche d'arbre qui le rejeta dans le fort, où il éclata, tua et blessa nombre des défenseurs.

La partie n'était plus égale ; comme un torrent furieux, les Iroquois firent brèche de toutes parts ; chaque assiégé se défendait à coups d'épée, de hache et de pistolet, tuant et massacrant tout ce qu'il rencontrait jusqu'à ce qu'il fut tué lui-même.

Dollard, le brave Dollard, fut tué au moment où la porte cérait ; sa mort ne ralentit en rien la furie de ses compagnons ; ils enviaient son sort plus qu'ils ne le craignaient, quand une trouée se faisait, un homme y bondissait, et, après des prodiges de valeur, mourait sur la brèche.

Il ne restait plus que quelques rares défenseurs.

Les Iroquois inondèrent alors tout le fort, comme un flot de dévastation.

L'épée dans la main droite, le couteau dans la gauche, les derniers survivants regardent ces barbares hurlant comme des tigres ; ils frappèrent de toutes parts et avec tant de furie, que les vainqueurs renoncèrent à l'espoir de faire des prisonniers, ils massaèrent à la hâte ces héros, qui en montrant les menaçaient d'une ruine totale, firent pleuvoir sur eux une grêle serrée de fer, qui coucha les derniers combattants sur les monceaux de cadavre qu'ils avaient abattus autour d'eux.

Puis, il se fit un grand silence qui n'était troublé que par le bruit des cascades.

Les Iroquois furieux se précipitèrent sur leurs ennemis, en quête de survivants capables d'être guéris et de devenir le jonet de leurs terribles festins de victoire.

Ils n'en trouvèrent qu'un qui offrit quelques chances de guérison.